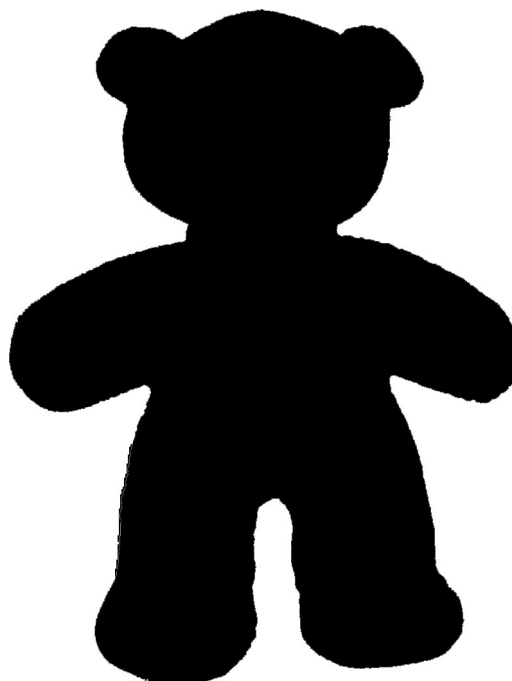


Synthèse de la conférence de Marie-Claire Bruley

réalisée en Octobre 2016 à Grenoble, accueillie
en partenariat avec les Bibliothèques de Grenoble
dans le cadre du «Mois des petits lecteurs»



CENTRE DES ARTS DU RECIT

40, rue du Docteur Lamaze
38400 Saint martin d'Hères
Tél. 04 76 51 21 82
www.artsdurecit.com

**Bibliothèques
Municipales**
Ville de Grenoble



La comptine dans la tradition orale

Les comptines se démarquent, s'opposent aux grands genres narratifs de la tradition orale comme les contes. Le conte en effet déroule la succession de ses séquences, avec sa logique propre, menant le petit héros d'une situation à une autre, d'une position à son opposé comme le fait de manquer à celui d'être comblé et lui fait connaître des affects souvent contradictoires comme la peur et l'émerveillement, l'amour et la haine. Il faut bien sûr le long temps de la narration pour vivre en identification avec le héros des expériences aussi denses et qui se retournent en leur contraire.

La comptine est brève, rapide, concise. Elle séduit par sa vivacité, son immédiateté : à peine commence-t-on à la dire qu'elle livre déjà sa fin. L'enfant entre de plain-pied dans sa signification, dans le sens qu'elle délivre grâce à sa brièveté mais grâce aussi aux images fortes qu'elle utilise.

C'est l'originalité de la comptine, sa beauté que d'utiliser d'emblée des images simples et condensées.

« Bateau sur l'eau », « c'est la petite bête qui monte », « Une poule sur un mur », « une souris verte qui courait dans l'herbe », « un petit bonhomme assis sur une pomme ». La comptine a le privilège de l'image choc dès son début, de l'image ramassée qui va réunir ou juxtaposer en quelques mots des significations incongrues, « un petit cochon pendu au plafond », « Quand j'étais petit, je n'étais pas grand », parfois opposées, mettant en mouvement la pensée de l'enfant, le stimulant à chercher du sens, l'invitant à jouer au plus secret de sa vie imaginaire, « Bateau ciseaux ».

Ce sont là des images visuelles, de petits tableaux d'une grande puissance évocatrice. Le petit enfant entre de plain-pied dans le monde de la représentation. Nul besoin de préambule, nulle nécessité de camper la scène, il est dans le vif du récit. L'enfant même petit trouve là une nourriture psychique qui se donne d'emblée car les mots s'imposent, étonnent, surprennent.



**Bibliothèques
Municipales**
Ville de Grenoble



Dans les enfantines, le jaillissement du sens émane encore plus du langage corporel qui vient appuyer ce que les mots expriment.

Un petit récit jaillit, pourrait-on dire du corps même de l'enfant. C'est son corps qui est source de fiction et source de jeu. Paroles et gestes ainsi superposés font émerger du sens. Il y a redondance entre la parole de l'adulte et ce que son doigt est en train d'exprimer sur le corps du tout-petit.

C'est comme si le récit, à cet âge très précoce de la vie, pouvait aussi se dire à travers caresses, petites tapes et effleurements, apportant la sensation que cela court, que cela grimpe, que cela coule.

Le toucher se met à raconter.

Le mot se fait caresse et la phrase enveloppe.

L'enfantine offre une petite mise en scène jouée sur le corps même de l'enfant. C'est la combinaison des mots et de cette mise en scène qui permettent à l'enfant de se représenter l'affect, de le jouer avec un autre, de l'élaborer.

Enfantines

La voix n'est pourtant pas leur seul support : elles se racontent toutes sur le corps de l'enfant ; le lieu du récit, c'est ce corps de petit enfant. Là résident la spécificité des enfantines et leur originalité profonde.

Il semble que toute culture ait toujours su privilégier le corps à corps du bébé avec sa mère dans des rituels qui se transmettent de génération en génération.

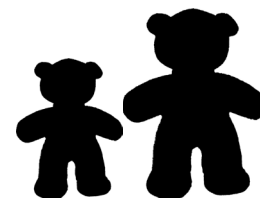
Les massages des mères africaines ou indiennes à leur bébé, toujours très codifiés selon des règles précises qu'elles ont apprises elles-mêmes de la sage-femme ou de leur propre mère, expriment la manière dont chaque culture aide le très petit enfant à s'approprier son propre corps : ces rites permettent au nouveau-né de faire très tôt l'expérience de ses limites corporelles, de constituer la frontière imaginaire qui sépare le dehors et le dedans.



**Bibliothèques
Municipales**

Ville de Grenoble





Le film de Frédéric Leboyer « Shantala » montre une jeune femme indienne dans ce moment très privilégié qu'elle partage avec son nouveau-né. Après s'être lentement enduit les mains d'une huile de ricin, elle le masse selon un protocole très précis, dans une relation de face à face et de regard à regard intense ; elle ne prononce aucune parole, mais émet un son rauque venant de la gorge et qui forme autour d'elle et de son enfant comme une bulle les enveloppant tous deux.

La façon très ferme dont elle saisit le corps de son bébé et l'attention soutenue de ce dernier tout au long du massage soulignent l'importance que revêt cet échange pour l'un comme pour l'autre.

Dans nos sociétés occidentales, les enfantines semblent remplir cette même fonction, mais elles se font l'écho d'une culture où le langage tient une place prédominante alors qu'au corps est dévolu un rôle beaucoup plus modeste.

Les « plaisirs de peau » comme celui suscité par la main de l'adulte parcourant le corps de l'enfant et figurant la petite bête qui monte qui monte jusqu'au creux du cou pour y faire « guili guili »

permet là aussi à l'enfant d'éprouver sa peau comme frontière, de préciser ses limites corporelles et de délimiter son propre moi du monde qui l'entoure. Par ailleurs, les paroles accompagnant et scandant les gestes sollicitent l'oreille du très jeune enfant par la richesse et la variété des modulations vocales : elles accompagnent de caresses auditives les premiers plaisirs corporels éprouvés par le bébé.

Le langage corporel accompagnant les enfantines est, à regarder de près, très sensuel : caresses, petites tapes, chatouillis, effleurements sur la peau mais aussi balancement ou rythmes scandés vécus sur les genoux de l'adulte, ces contacts de peau à peau ou de cops à corps.

Ces échanges emprunts de tendresse en appellent à la gratuité et au désir : caresses auditives et caresses corporelles se mêlent à travers ces petits jeux et témoignent à l'enfant de l'émotion qu'il suscite et de l'amour qu'en retour, il lui est donné.

Dans cette relation tissée de réciprocité, il se voit dans le regard de sa mère et ce regard enveloppant et unifiant, premier miroir de l'enfant, lui renvoie une image foncièrement positive de lui-même, l'assurant qu'il est, au regard de l'autre, bien comme il est et tout à fait comme il doit être.



**Bibliothèques
Municipales**

Ville de Grenoble



Ces expériences corporelles précoces gratifient pleinement le petit enfant et le confirment dans son bonheur d'exister. (Narcissisme primaire). Elles sont aussi un enjeu important dans la structuration de son identité corporelle et dans la genèse de son narcissisme.

La raison d'être des enfantines est autant d'autoriser ces caresses maternelles que d'en limiter les excès. Paroles et gestes, tous deux transmis par la tradition, ne se jouent pas selon le seul bon vouloir de l'adulte, mais s'offrent en quelque sorte comme règle du jeu. Ils sont la garantie d'une relation juste et sobre dans ce registre du plaisir.

Si ces petits jeux qui portent et transmettent déjà la marque de la culture assurent au petit enfant les gestes de tendresse dont il a besoin et lui donnent la joie d'un corps à corps ludique et gratuit avec l'adulte, en même temps, elles le préservent, par la règle instaurée, d'une relation dans laquelle primerait le seul plaisir de l'adulte.

Rythmes et comptage

A un niveau plus archaïque, les comptines c'est du rythme. Et le rythme c'est la vie. La comptine, par son parler rythmé apporte une pulsation, un souffle que les enfants reçoivent directement dans leur corps. Certains bébés en les écoutant, allongés sur le ventre sur le tapis de la crèche, battent des pieds ou des mains.

Les enfants cherchent ou créent des rythmes dans leur vie, en sautant à cloche-pied, en marchant un pied dans le caniveau un pied sur le trottoir tout en s'obligeant à ne pas marcher sur les rainures du trottoir, ils s'inventent des rythmes sur les dallages des maisons à carreaux noirs et blancs. Le rythme les porte et c'est pour cela que l'on chante des berceuses, qu'on leur propose des sauteuses que l'on joue l'enfant sautant sur nos genoux.

Les chiffres parfois accompagnent le rythme de la comptine : « Un deux trois, nous allons au bois », « A la un TF1, A la deux Antenne 2, A la trois... ».

Les enfants aiment compter. Nul besoin de les y aider, ils ont hâte d'apprendre les chiffres : « Un, deux, trois, cinq, neuf... », ils montent les escaliers en comptant les marches, ils comptent aussi les poteaux télégraphiques comme le petit éléphant de Lobel dans « Oncle Eléphant », ils vous précisent qu'ils ont « trois ans et demi ».

Compter, c'est aussi énumérer et les comptines savent aussi le faire sans passer par les chiffres, « Menton rond, bouche d'argent, nez cancan... ». En cadence, le jeune enfant dénombre, inventorie, recense un élément puis un autre, puis un autre encore, et dans ce monde qu'il découvre si bien ordonné vérifie l'identité et la place de chaque chose.



**Bibliothèques
Municipales**
Ville de Grenoble



Il puise là l'assurance que comme chaque chose identifiée est bien une, lui aussi est un. La stabilité de la comptine, si régulière en son énumération, constitue un repère organisateur dans sa vie.

Énumérer, dénombrer exprime la stabilité du monde dans son ordonnance immuable, et le petit enfant dans ce monde qui ne cesse de bouger en a grandement besoin. L'enfilage des perles, les jeux d'encastrement, d'empilement témoignent de la même recherche.

Parallèle avec certains albums.

Ils voient dans les chiffres et les nombres une surface projective qui dit les âges de la vie, le temps qui s'écoule, qui marque le début et la fin, la naissance et la mort. Ils y expérimentent la notion d'infini quand ils découvrent un peu plus tard que chiffres et nombres n'ont pas de fin, que même en dessous de zéro, ceux-ci continuent d'exister. Vertige métaphysique que compter permet d'appréhender à travers la notion de temps, comme dénombrer les étoiles dans le ciel le permet à travers la notion d'espace.

Dans les jeux

Plus tard et encore pour longtemps, les enfants vont se servir des rythmes et du comptage de la comptine pour jouer et organiser leurs jeux. Les enfants de toutes époques ont organisé des rituels qui leur permettent de désigner celui qui doit coller ou être le chat.

Nul besoin des adultes pour apprendre à « ploufer ». Là où la violence ou la sauvagerie pourraient dominer, dans leurs petites sociétés d'enfants, ils utilisent la comptine dans un rituel qui fait ordre de loi. « Plouf, plouf ! », chacun est attentif, le moment est sérieux et même les enfants éliminés progressivement du cercle continuent à suivre attentivement la comptine d'élimination faire son travail de désignation. Bien sûr, les tricheries existent comme dans tout jeu. Il y a celles autorisées, on fait alors des rajouts comme « Chapeau pointu, turlututu » ou « mais comme le roi et la reine ne le veulent pas ce ne sera pas toi. » qui permettent de déjouer le sort et faire qu'il tombe sur un autre que celui sur lequel il devait tomber. Et puis, il y a toutes les autres que le leader de jeu fait en douce et comme il le peut.

On a dit de ce rituel qu'il était un jeu avant le jeu. Il faut aussi repérer que les enfants ne le gèrent pas de façon efficace comme le ferait l'adulte qui désignerait du premier coup celui qui « s'y colle ». Eux font durer le plaisir, éliminant peu à peu chaque participant jusqu'aux deux derniers sur l'un desquels le sort va tomber.

Enfin les comptines vont accompagner les jeux d'élastique, les jeux de cordes, de balles, les tape-mains, tous ces jeux rythmés dont les enfants sont friands notamment dans la cour de récréation.

On peut comprendre qu'on ait pu dire que c'est à l'école que les enfants découvrent



**Bibliothèques
Municipales**
Ville de Grenoble





essentiellement les comptines et qu'elles se transmettent moins dans la classe que dans la cour de récréation. Il est intéressant de constater qu'elles se démarquent dans leur transmission de tous les autres répertoires de la tradition orale. Alors que les adultes sont les transmetteurs de tous les autres genres littéraires oraux, ce sont les enfants eux-mêmes qui se transmettent ces petites formules, utiles dans leurs petites sociétés d'enfants pour introduire et accompagner leurs jeux. Ils les partagent aussi à d'autres moments tout aussi ludiques, pour le seul plaisir de l'oralité, pour le plaisir d'en avoir plein la bouche et de jouer avec les sons et les mots.

Plaisirs de bouche « Pour l'homme de la première humanité, le langage était un véritable enchantement » écrit Freud. Pour le petit d'homme qui entre en humanité, ceci est également vrai. Les moments où dominent dans les échanges entre adultes et jeunes enfants les plaisirs de bouche et de langage sont des moments précieux entre tous.

Ce que l'enfant découvre là est une capacité de jouer avec la langue. Il aime les mots dans leur sonorité et les comptines lui offrent une substance charnelle, vivante de la langue qui est aussi un vrai plaisir de l'oreille. Les mots constituent la matière première du récit et il s'amuse du jeu jubilatoire avec les sons. Il aime les sensations physiques procurées par les assonances, les allitérations, aime

les sonorités qui se frottent, qui se répètent, qui s'accumulent, celles qui s'entrechoquent, amusantes dans leur ressemblance. Il affectionne les rimes insistantes et très marquées, goûte les oppositions de rythme, les mots courts et les mots longs, les silences, les césures, les temps où le récit se fait plus fort, plus doux dans des contrastes faisant exister les sons avec intensité.

Il prend plaisir à la rigueur de la forme, au rythmé des phrases, à la voix qui les porte. Il connaît la sensation voluptueuse de se laisser emporter par les mots, de dire un texte par cœur et qui se déroule comme une vraie petite mécanique. -Quelle heure est-il Madame Persil ? -Dix heures moins le quart Madame Placard, -En êtes-vous sûre Madame Chaussure ? -Assurément Madame Piment.

Pierre Jacques Hélias évoque dans son récit autobiographique « Le cheval d'orgueil » la relation fabuleuse que son grand-père qui était conteur entretenait avec lui quand il était petit: « Ce qui me plaît avec mon grand-père, c'est que les mots dans sa bouche jouent à saute-mouton, se cognent comme des billes et il y en a toujours quelques-uns qui font le même bruit à intervalles réguliers ».



**Bibliothèques
Municipales**
Ville de Grenoble



Les enfants d'aujourd'hui font encore du langage un de leurs plus beaux jeux. Ils disent et redisent avec délices les formules traditionnelles qu'ils ont reçues et en inventent aussi d'autres pour le plaisir du frottement des sonorités les unes contre les autres Il y a dans mon jardin Un escargot qui s'appelle Biscarabisse scarabosse soldat, Si tu sais le répéter Tu n'seras pas éliminé !

Les virelangues appelées aussi vire-oreilles offrent des sonorités qui se ressemblent, se suivent presque à l'identique, s'emballent et voici les mots dans la bouche qui se brouillent, s'embrouillent et voici la langue contre le palais qui bute et bredouille. Ce tout petit genre littéraire semble n'être là, narquois, que pour se moquer et montrer qu'on n'a jamais fini d'apprendre à bien parler.

Assonances et allitérations appellent l'oreille à une écoute musicale et poétique des sons, font plonger une fois encore dans la matière sonore et demandent parfois de tâtonner et deviner longtemps avant que la formule ne livre son sens.

Dans ces jeux verbaux, chacun se mesure à l'autre et rivalise dans l'art et la manière de manier les mots. L'élocution et la rapidité sont mises à l'épreuve et dans cette joyeuse compétition l'on joue et l'on rit de ses maladresses et de ses erreurs.

Didon d'ina dit-on de dix dos dodus, de dix dodus dindons, A-t-il tête et bec et patte et queue? Ou encore Au bout du pont la cane y couve, auprès du pont la poule y pond. Ces virelangues sont de gais apprentissages pour parler vite et bien, on s'amuse à jouer avec la langue, à goûter le mot, à dire la formule si vite que l'autre ne peut la comprendre, encore moins la redire.

Pouvoir et magie des mots

Comme les peuples primitifs, l'enfant prête aux mots une force magique et s'adonne au pouvoir de leur invocation.

Il croit qu'à prononcer certains mots il en provoque l'incarnation et il arrive qu'il les invoque comme des puissances obscures sur lesquels il va avoir une certaine maîtrise.

C'est la raison pour laquelle il aime les mots mystérieux, beaux et terrifiants comme cette interjection qui, rien qu'à l'entendre, fait froid dans le dos : Roule Billot, la moelle et les os ! Ces mots ou ces formules énigmatiques, parce qu'ils sont mystérieux, aident à élucider le mystère : « Abracadabra » »amstramgram », »superqualifragilistisexpiatidocius ».

Les adultes passent leur temps, dans leurs conversations, à utiliser entre adultes et devant l'enfant, sur le trottoir ou au téléphone, des mots qui lui sont incompréhensibles et mystérieux. Devant les propos graves et

angoissants du journal télévisé ou face à d'interminables discussions à table, l'enfant prélève dans le discours des adultes qui passe au-dessus de sa tête sans lui être adressé, des mots étranges, parfois inquiétants tant ils sont porteurs de passion et de tabous, des mots qui souvent ont à voir avec la politique, la religion, le sexe, la mort...

Les enfants prêtent l'oreille aux propos échangés, les transposent à leur manière et les rapportent au hasard dans leurs activités, leurs jeux et leurs comptines, alimentant leurs propres fantasmes, à moins qu'ils ne soient trop angoissants et n'apparaissent alors plus que dans leurs cauchemars. ».

L'enfant les invoque comme des puissances obscures sur lesquelles il va avoir à son tour une certaine maîtrise. Ils volent les mots des adultes, les dérobent à leurs discours, en détournent le sens.

Ou bien, il les transforme à sa manière : Jihad, ground zero, Al kaida, transformés et utilisés par les enfants américains dans leur langage d'écoliers. Enfants de maternelle peu après les attentats du World Trade Center qui en France se poursuivaient dans la cour, scandant Ben Laden où es-tu ? sur l'air de Frère Jacques. Le loup avait changé de nom ! Il est intéressant de noter qu'il existe dans le répertoire français des comptines sur tous les chefs d'état depuis De Gaulle

La liberté que la comptine prend sur le langage autorise une autre liberté qui touche au sens même du récit. Ainsi les comptines donnent le droit de tout dire, même les gros mots, les mots obscènes, les propos scatologiques. Les enfants découvrent vite les possibilités de transgression que lui offre ce folklore particulier. Alors qu'ils savent que certains mots sont interdits, ils vont détourner cette interdiction portant sur le langage de tous les jours, pour se tourner vers le langage ritualisé, contrecarrant, détournant ainsi la censure qui leur est imposée.

« J'ai le droit puisque je ne fais que répéter un texte que j'ai reçu ». même les « Bibilolo de Saint Malo, qui tue sa sœur à coups de couteau, qui la guérit à coup de fusil, qui la console à coup de cass'role » Ici, la jalousie dans la fratrie et le rejet et la haine qu'elle entraîne peuvent se dire à haute voix, s'affirment haut et fort en dépit de la censure de l'éducation. La formulette « Ils étaient 5 dans le nid... » peut s'entendre avec la même férocité.

Les comptines permettent d'affirmer leur part pulsionnelle, leur part irrationnelle et sauvage refoulée par la culture policée qu'imposent les adultes que ce soit à la maison ou à l'école. C'est souvent dans leur dos que les enfants se transmettent les comptines et prennent plaisir braver les interdits.



**Bibliothèques
Municipales**
Ville de Grenoble



La transgression qu'elles autorisent est signe de santé pour une culture. Puissent les enfants les dire encore longtemps et en créer de nouvelles sans que le monde des adultes s'en mêle trop, sans qu'ils s'en emparent pour laisser ce petit genre littéraire vivre sa vie selon le bon vouloir des enfants

Cette invention, cette créativité des enfants sur les comptines ne concernent pas seulement le passé. Ils les inventent encore aujourd'hui, pour le jeu qu'elles introduisent, pour le plaisir poétique, pour la liberté éprouvée face à l'arbitraire du langage et face aux normes imposées par l'école et la famille.

Marie-Claire Bruley, psychologue et auteure d'ouvrages autour des comptines et berceuses

